

Ecrire son chemin - I

Un mouvement Œuvre/Sujet/Œuvre :
Juan Goytisolo et "Pièces d'identité"

Christophe Gervot

Christophe Gervot

Écrire son chemin – I

*Un mouvement œuvre/sujet/œuvre : Juan Goytisolo et "Pièces
d'identité"*

© Christophe Gervot, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1041-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Juan Goytisolo, écrivain espagnol catalan, issu de la bourgeoisie de Barcelone, a publié de nombreux ouvrages, traduits dans de nombreuses langues. Né à Barcelone en 1931, il connaît enfant la période historique de la République espagnole, puis de la Guerre d'Espagne, guerre civile au cours de laquelle la République au pouvoir et ses partisans, les républicains, ont dû affronter les « nacionales », c'est-à-dire les nationalistes, à la suite du coup d'État déclenché en 1933 depuis le Maroc puis dirigé depuis l'Espagne elle-même par Francisco Franco qui, à l'issue des 3 ans de cette guerre fratricide, aboutit à l'instauration de la dictature franquiste, du nom de celui qui la dirigea d'une main de fer jusqu'en 1975, année de sa mort.

Cette dictature qu'on qualifie de « nationale-catholique » se traduit par différentes périodes successives, de l'« autarcie » à la période d'« ouverture » liée au développement de l'industrie touristique, décidée par des gouvernements qui faisaient appels à des membres de l'Opus Dei. Pendant toutes ces périodes, Franco resta en dictateur, et combattit toute opposition politique. Les opposants républicains, ceux qui n'avaient pas fui ailleurs, comme en France, par exemple, lors de la « retirada », France où ils furent d'abord parqués dans des camps, connurent des années sombres, la propagande en faisant des vaincus, et parfois, comme en témoigne un autre écrivain espagnol, Augustín Gómez-Arcos¹, leurs enfants en furent affectés.

Juan Goytisolo, sa jeunesse passée, s'exila en France, à Paris, où il écrivit notamment *Señas de identidad*, qui fut publié en langue espagnole au Mexique, avant de l'être en Espagne en 1976, après la fin de la dictature franquiste, pendant la période de la « Transition démocratique » qui aboutit à l'adoption de la Constitution, démocratique, celle que connaît actuellement l'Espagne, par les espagnols, en 1978.

J'ai lu pour la première fois ce roman en 1990. Ce roman à la couverture énigmatique : l'édition de 1988 montrait le visage tripliqué d'un jeune homme regardant, ou cherchant, dans trois directions sur le fond découpé de la géographie espagnole, m'intéressa d'emblée.

Je souhaite, dans le présent essai, étudier ce que Juan Goytisolo rend là, à mes

yeux, des processus subjectifs à l'œuvre dans l'écriture.

Qui entreprend la lecture de *Señas de identidad* doit le savoir : Juan Goytisolo ne sera pas son guide puisque lui-même cherche son chemin au travers de celui d'Álvaro, protagoniste narrateur. Vouloir faire l'étude de ce roman, c'est encore ne pas craindre d'affronter sa complexité, ce qu'exprime Carmen Martín Gaité de façon très spontanée dans une lettre à Juan Goytisolo dont un professeur auteur d'une thèse m'a fourni la copie et dont je traduis un extrait ici : « Ton roman fait feu sur tout. Il est si vaste et si compliqué qu'après la nuit d'insomnie dans laquelle m'a précipitée sa lecture, je ne sais par où commencer à t'en parler. »²

C'est un dialogue paru en 1967 dans la revue *Mundo Nuevo*³, à la suite de la publication du roman au Mexique, qui me suggéra la forme que prendrait cet essai.

Juan Goytisolo y dépeignait son roman comme fait d'une double trame, celle de la narration, qui le structure, et celle, subjective, de l'implication de l'auteur dans son œuvre:

« L'action réelle, si l'on peut l'appeler ainsi, se déroule sur une période de trois jours ; mais, pendant ces trois jours, il y a de nombreux retours en arrière, une série de références non seulement biographiques, mais aussi antérieures à la naissance même du personnage d'Álvaro, références à sa famille, à l'origine de la fortune familiale, acquise à Cuba, et s'échelonne jusqu'au moment où il revient en Espagne et se rend compte que l'Espagne a évolué d'une façon qu'il n'avait pas prévue, et cela provoque en lui une crise qui l'amène à réaliser un examen de conscience, véritable sujet du roman. »⁴

Ce tissu de références personnelles, aussi bien qu'historiques et sociales amenait

donc l'auteur, à travers son personnage, à s'interroger sur lui-même et sur le cadre de la société espagnole telle qu'il la connaissait depuis son enfance ainsi que sur l'Espagne franquiste de sa jeunesse et de son âge adulte.

Emir Rodríguez-Monegal, critique, essayiste et directeur littéraire de plusieurs périodiques d'Amérique latine, puis fondateur et directeur de *Mundo Nuevo* à Paris, mais également ami personnel de Juan Goytisolo, précisait :

« [...] un examen de conscience suppose toujours un je et un tu à l'intérieur d'une même personne, en un dialogue d'une dialectique infinie. On trouve ce dialogue dans ton roman, au cours de l'expérience de ces trois jours du personnage. En outre, j'oserais dire encore autre chose : je crois que ce dialogue

a lieu également au niveau auteur/personnage. »

Il posait là une question essentielle pour tout romancier, celle des liens qui l'unissent à son ou ses personnage(s), donc celle de l'autobiographie, question à laquelle Juan Goytisolo répondait :

« Bon, évidemment, il y a quelques aspects autobiographiques dans le personnage

d'Álvaro. Cela dit, il n'existe aucune identification de ma personne avec le personnage d'Álvaro. [...] si, d'une façon ou d'une autre, il y a eu une relation, elle est, disons, de père à fils. »

Cette relation « de père à fils » me semble relever de ce que tout écrivain ne peut éviter : se prendre, et prendre sa vie comme sources d'inspiration pour leurs œuvres. Les coordonnées historiques, familiales, intimes, et aussi sociales de ce protagoniste, Álvaro, reprennent celles de l'auteur. Il reconnaissait :

« *La structure de Pièces d'identité répond à une expérience personnelle ; dans un certain sens, on peut dire que c'est une structure autobiographique.*⁵ [...] Je m'explique : parallèlement à l'argument, au déroulement de la fable, *il y a un processus constructif qui amène à un résultat*⁶, à cette malédiction gitane d'Álvaro contre sa ville, au dernier chapitre. Si l'action progresse d'une part, la construction aussi. La narration libre que j'emploie dans les dernières pages *est le résultat de mon expérience d'écrivain au cours de la construction du livre* [...] *c'est le résultat d'un processus qui se déroule sous les yeux du lecteur.*⁷ **C'est ce que j'appelle, moi, une œuvre ouverte.** [...] *j'ai essayé d'adapter cette expérience interne à la problématique générale du roman.* Par exemple, au début, je voulais traiter le personnage d'Álvaro sur un double plan : à la troisième personne, vu de l'extérieur, et en me glissant à l'intérieur de lui, en parlant à la première personne. Mais à un moment donné, je me suis rendu compte que je devais employer la deuxième personne, au lieu de la première, parce qu'il y a chez Álvaro une sorte de dédoublement qui fait que quand il monologue, il se parle à lui-même comme s'il était un autre. Autrement dit, le tu correspond davantage à ce dédoublement que le je. Dans le « je », il y avait une simplification dangereuse, et après avoir écrit quelques 150 pages à la première personne, je suis passé à la deuxième *pour rendre cette complexité...*⁸ »

Emir Rodríguez-Monegal insistait alors dans cette entrevue sur l'un des thèmes centraux du roman, celui des Espagnes multiples et de la relation du

personnage d'Álvaro avec ces « varias Españas », thème qui a préoccupé Juan Goytisolo pour lui-même, et sur lequel il a écrit des travaux de critique sociale et culturelle très importants.

L'auteur en venait alors à expliciter ce qui avait nourri son travail pour ce roman et ce qui en faisait le double intérêt :

« Le roman, selon moi, offrait une thématique doublement intéressante : d'une part l'exposition de l'univers d'Álvaro, et d'autre part son analyse de l'évolution contemporaine de l'Espagne. C'est pourquoi le titre de *Señas de Identidad*, que j'ai dû mettre à la dernière minute, me paraît assez expressif. Comme tu le sais, au départ, ce roman s'appelait « Mejor la destrucción, el fuego »⁹, ce qui est un vers de Luis Cernuda [...] En revanche, *Señas de Identidad* est un titre plus neutre que le précédent, moins passionné, mais *il reflète mieux les coordonnées identitaires du personnage Álvaro, ses coordonnées personnelles, familiales, celles de son milieu social et même les plus externes de la société espagnole de son temps et de la société industrielle moderne.* »¹⁰

Voilà donc la complexité de *Señas de Identidad* : **celle qui régit les rapports entre l'auteur, le narrateur et le protagoniste**¹¹, ceux qu'il entretient avec lui-même, de même que les rapports du couple Álvaro/Goytisolo avec le monde, avec la société dans laquelle il évolue. La lecture des deux volumes autobiographiques qu'a écrit Juan Goytisolo : *Chasse gardée*¹² et *Les royaumes déchirés*¹³ me permet d'élucider en partie **la relation « de père à fils » que revendique Juan Goytisolo avec son personnage.**

L'auteur, en tant que tel, est bien le « père » d'Álvaro, puisqu'il a engendré ce personnage littéraire, mais cet engendrement est double : il est l'auteur mais aussi le sujet de son roman, comme le prouveront les correspondances du roman avec l'autobiographie de Goytisolo que je mettrai en avant dans ce travail.

Par ailleurs, la problématique affective et sexuelle de l'auteur adulte est fortement présente dans ces deux volumes autobiographiques. Elle constitue même la trame de la recherche que Goytisolo effectue sur lui-même, alors qu'elle n'est qu'à peine évoquée explicitement dans *Señas de Identidad*, et uniquement de façon allusive, bien qu'elle se pose avec acuité au moment de l'écriture du roman. L'« examen de conscience » auquel se livre Álvaro consiste en l'exploration des coordonnées intimes et familiales de l'enfance, puis de leurs liens avec la société. Pourtant, il s'agit pour Goytisolo de trouver, d'écrire, au fil des mots et des pages, son chemin, celui qui mène au dénouement du roman et à

une « assomption » subjective. Ici, la thèse d'Hervé Castanet et d'Alain Merlet, psychanalystes, nous éclaire. Elle orientera ce travail. La voici :

« *L'écriture est un traitement du réel*,¹⁴ entendu ici comme l'exclu défini du sens, comme ce qui se rencontre comme inassimilable. « Le réel c'est l'impossible » dira Lacan à la fin de son enseignement. Comment entendre cette référence au réel qui ne se réduit pas aux formes concrètes de la réalité (biographie ou autre) ? Le concept de *style* ouvre une voie »¹⁵ « Le style d'un écrivain, d'un poète, d'un peintre mais aussi d'un théoricien – est inséparable d'un point spécifié de réel – soit ce qui échappe à toute prise du mot, de l'image, de la représentation ou du concept. Précisément, la fonction (et l'usage) du mot, de l'image, de la représentation, du concept est, non point de réduire ce réel, mais de l'épurer, de le mettre aux commandes de l'acte – de l'acte d'écriture, de poésie ou de création d'images. Ce réel est CAUSE. »¹⁶ « Aussi, l'auteur, qu'un nom propre désigne, *est moins la cause que l'effet de son œuvre*.¹⁷ Une telle formulation sort le rapport auteur-œuvre de l'idéalisme causal qui souvent se retrouve ici ou là »¹⁸ « ... dire, écrire, donner à voir, théoriser font surgir un réel qui – l'œuvre y fait réponse- produit tel écrivain, tel poète, tel peintre, tel théoricien. »¹⁹

Jacques Lacan, dans son enseignement, notamment dans son *Séminaire*, nous donne la cause de cet effet de l'œuvre sur son auteur :

« L'effet du langage, c'est la cause introduite dans le sujet. Par cet effet il n'est pas cause de lui-même, il porte en lui le ver de la cause qui le refend. Car sa cause, c'est le signifiant sans lequel il n'y aurait aucun sujet dans le réel. »²⁰

Hervé Castanet et Alain Merlet mettent cette thèse à l'épreuve, à propos de quatre grands écrivains : Antonin Artaud, Marcel Jouhandeau, Jean Genet, et Pierre Klossowsky. Ils rencontrent et illustrent en cela une idée, une conception de l'écriture que la lecture de Juan Goytisolo ne peut qu'inspirer : au travers de ses romans, dès *Señas de Identidad* (« *mon premier roman adulte* »), Juan Goytisolo met le réel, et ce qui l'a fait Juan, aux commandes de son acte d'écriture, ce qu'il explicite dans ses deux volumes autobiographiques. Il se met en chemin, littéraire, mais aussi bien subjectif, au moyen de l'écriture.

Placé dans le cadre de la trilogie (avec *Don Julian*²¹ et *Juan sans terre*²²), comme dans la thèse d'Odile Jullien²³ qui insiste sur le style résolument conflictuel adopté par l'auteur et sur le texte qui devient « l'acteur principal » du roman et permet « la seule libération possible », ou étudié pour lui-même, *Señas*

de identidad a fait l'objet de recherches approfondies. Ainsi, dans l'ouvrage collectif publié par l'Université de Toulouse – Le Mirail, où il est comparé à *Tiempo de silencio* comme roman de la rupture²⁴, lors de la table ronde tenue à Toulouse en 1980, Michelle Debax analyse deux aspects du roman, d'un point de vue linguistique : le système de la personne et celui des temps verbaux. Concernant le système de la personne, elle note qu'« un même acteur, Álvaro, est présenté comme « tu » et comme « il », et interroge la modalité narrative que recouvre le « tu ». Elle part du concept d'énonciation qui est notamment « l'instance de l'instauration du sujet (de l'énonciation) » et remarque que « dans le cas du récit en Tu se produit très souvent un dédoublement du Tu en deux instances, l'une énonciative, l'autre énoncée », et même en une troisième, le Tu énonciataire.²⁵ Dans ce même ouvrage, André Gallego et Henri Guerreiro rapportent certains propos de Juan Goytisolo, qui situe la rupture que constitue *Señas de identidad* à la fois dans un contexte historico-social et dans une réflexion sur la nature de l'écriture romanesque à l'époque de la parution du roman - et j'ajoute : à notre époque également -, réflexion alimentée par la lecture du « roman européen »²⁶. Ces deux chercheurs se sont attachés à rendre, par la réalisation de diagrammes, la structure spatio-temporelle de *Señas de identidad*, dégagant ainsi une chronogénèse du récit. Ils notent que le « jeu complexe entre les temps et les espaces réels [...] expression subjective des espaces intérieurs » donne bien à ce roman ce caractère de rupture avec les œuvres romanesques du temps : le « roman social ».²⁷ Enfin, Annie Perrin et Françoise Zmantar affirment le caractère de rupture de *Señas de identidad* car « ce texte articule le roman traditionnel et référentiel et le récit en tant qu'objet littéraire », par le passage d'un mythe (celui du labyrinthe) représentatif à un mythe producteur (espace scriptural moderne), par l'échec de la tentative de recherche d'identité dans le passé qui laisse place à un temps du récit autonome, permettant d'accéder à « une fonction nouvelle, spécifique de l'écriture, qui consiste à déchiffrer le réel. »²⁸ *Señas de identidad* a également fait l'objet de thèses de doctorat, comme celle de José Ortega : *Alienación y agresión en Señas de identidad*²⁹, celle de Philippe Ndiaye : *La vision de l'Espagne dans Señas de identidad et Reivindicación del conde don Julián*³⁰, ou celle de Christian Meerts : *Technique et vision dans Señas de identidad de J. Goytisolo*³¹.

Ce roman est encore situé comme pièce centrale du moment de bascule dans

l'œuvre et la vie de Goytisolo, en 1966, tel que le décrit Emmanuel Le Vagueresse dans son ouvrage plus récent, *Juan Goytisolo, écriture et marginalité*³², qui insiste principalement sur la problématique sexuelle. Crucial pour l'auteur, ce roman n'est pour moi pas seulement la trace écrite ou l'accompagnement d'un mouvement personnel effectué par ailleurs et sans lui : il constitue le moyen par lequel ce mouvement peut se produire, il en est davantage la cause que l'effet. Il s'y joue un travail d'écriture qui a à voir avec un travail analytique, même s'il ne peut le remplacer, et il en résulte une modification de la position subjective de l'auteur, c'est-à-dire de la place qu'il occupe dans la vie, qu'elle soit littéraire, sociale ou culturelle, mais également intime.

Je vais donc étudier ici le chemin parcouru par Goytisolo, aux travers de ce qu'il nous donne à lire du chemin d'Álvaro et de ses correspondances avec le sien propre. Il va s'agir d'élucider le mouvement qu'effectue l'auteur/personnage, tout d'abord depuis ses cordonnées intimes et familiales que transmet le souvenir de l'enfance et de la jeunesse (quels sont ses origines, son passé, son histoire propre ? Quel processus subjectif est en cours au long des pages ?), en insistant sur le concept de remémoration et sur celui d'identification et sur leurs implications pour l'auteur/narrateur au moment de l'écriture, et par elle. Mon approche se nourrit donc de l'analyse littéraire en lien avec quelques concepts issus des sciences humaines que sont la psychanalyse et la sociologie. Cette étude débouchera enfin sur la recherche de l'issue de ce processus personnel, pour Juan Goytisolo, en tant que sujet, dans sa vie personnelle, et en tant qu'écrivain, dans sa conception de l'écriture.

Juan Goytisolo est décédé le 4 juin 2017 à Marrakech, au Maroc.